

tions de la rage éclatèrent sur mes lèvres ; l'idée du suicide traversa mon cerveau comme un éclair sinistre, et je l'adoptai en un moment. La rivière était proche ; je résolus d'aller m'y jeter. Je me voyais déjà avec délices balancé dans le vert linceul de l'eau, quand je heurtai du pied la pauvre fille à qui j'avais fait l'aumône. Elle était toujours endormie et n'avait pas même changé d'attitude ; dans sa main délicate et blanche étincelait encore la pièce d'or que j'y avais placée.

Je m'arrête un instant ; je suis arrivé à l'action la plus honteuse de ma vie et l'aveu m'en est bien pénible, mais c'est précisément pour m'infliger cette honte que j'ai entrepris ce récit. Jeu ! passion détestable, à quelles infamies devais-tu me conduire ! J'avais volé ma mère, c'était bien mal ; eh bien, ce n'était rien encore : je volai la malheureuse enfant qui était là endormie sous mes yeux ! Voler est le mot ; je lui repris la pièce d'or que je lui avais donnée.

Elle ne s'était pas aperçue de l'aumône ; elle ne s'aperçut pas du vol. "Pour ma mère, pour ma mère !" dit-elle encore pendant que mes doigts touchaient légèrement sa main. Je remontai l'escalier avec précaution de peur de l'éveiller d'avantage, et sans me faire aucune espèce d'illusion sur la vile action que je venais de commettre, je passai vivement la main sur mon visage pour y ramener un peu de couleurs et je rentrai de nouveau dans le salon de jeu.

Quand j'arrivai près de la table des joueurs, le banquier distribuait les cartes ; il m'en donna une. — Notre jeu était le *Marmara*, jeu maudit s'il en fut jamais, où chacun parie sur sa carte. Je pariai de suite le montant de ma pièce d'or, je gagnai, je pariai de nouveau, je gagnai encore et encore ; la somme placée devant moi commençait à devenir ronde, la vue de l'argent me donna de la hardiesse et du courage, je gagnai de nouveau sur ma carte les trois quarts de ce que je possédais et j'emportai. Je fais alors quitte ou double et je gagnai encore. Des calculs, de la prudence, quand on lutte avec le hasard, quelle folie ! Éperdu, frissonnant, un nuage devant les yeux, des bourdonnements dans les oreilles, je jouai comme un homme ivre, comme un fou, comme un forcené, et je gagnai. A chaque fois j'entendais vaguement autour de moi des rires, des exclamations, des murmures : avertissements inutiles ! A chaque coup je jouais plus follement, toujours je pariais la somme entière que j'avais devant moi, et je gagnais, je gagnais constamment. L'or et les billets de banque firent bientôt une montagne sous mes mains. "Il gagne plus de vingt mille piastres" dit une voix derrière moi : ces paroles me rendirent subitement mon sang-froid. Vingt mille piastres ! c'était plus que je n'avais perdu ! Je retrouvais, et bien au-delà, toute la fortune de ma mère ! D'une main frémissante de joie je fourrai mon argent dans mes poches, et, faisant un signe d'adieu définitif aux joueurs frappés de consternation, je partis.

En ouvrant la porte de l'escalier le souvenir de la mendicante me revint. Je descendis rapidement, me promettant bien de lui rendre sa pièce d'or avec usure : elle n'y était plus. Je la cherchai inutilement dans toutes les rues environnantes ; je fis même l'imprudencence de retourner à la maison de jeu et de demander au garçon s'il l'avait vue, et le portrait que je lui en fis ne réveilla dans son esprit aucun souvenir. Brisé d'émotions, je revins chez moi, et ma fatigue était telle, que je ne tardai pas à m'endormir.

Le lendemain, je devais, comme d'habitude, faire la visite de mes malades. Je me levai trop tard. Je m'habillai et je passai dans la chambre de ma mère :

— Qu'y a-t-il donc ? dit-elle en m'apercevant ; tu n'es pas aller faire tes visites ; es-tu malade ? Je me mis à genoux devant elle.

— Non, lui répondis-je, je ne suis pas malade ; mais si vous le permettez, j'avertirai mes patients et nous retournerons dans notre ville natale.

— Comment ! qu'est-ce que cela veut dire ? Alors, et sans vouloir quitter mon attitude de suppliant, je lui avouai tout.

Mère chérie, cœur indulgent, âme désintéressée et sublime ! Mes yeux fixés sur son visage pendant cette pénible confession, n'y surprirent pas un mouvement d'inquiétude ou de colère, je n'y vis que de l'attendrissement et de la pitié ! Accablé de cette bonté plus cruelle pour moi que les plus violents reproches, je sentis ma voix s'éteindre dans les sanglots et dans les larmes.

— N'en parlons plus, dit ma mère en jetant ses bras autour de mon cou ; péché avoué, péché pardonné. Quant à ta décision, je suis de ton avis, il faut que nous quittions ; non que la maison de jeu ait maintenant des dangers pour toi, je suis convaincu que tu es maintenant corrigé et que tu n'y rentrerais jamais, mais tu dois avoir dans la ville la réputation d'un joueur ; tu aurais trop de peine à reconquérir la confiance publique : il vaut mieux partir.

— Mais avant de partir vous m'aidez à retrouver cette pauvre fille sans laquelle nous serions ruinés maintenant ?

— Oh ! oui, oui, elle a droit à une grande récompense, et je vais m'efforcer de la découvrir."

Le jour même j'allai au bureau de police, et, sans expliquer l'intérêt qui me faisait agir, je donnai le signalement de la mendicante, et je remis aux agents autant d'argent qu'il en fallait pour stimuler leur indifférence.

Habitée à visiter les demeures du pauvre, ma mère se mit en quête avec ardeur, et de mon côté je commençai activement mes recherches ; mais deux longues semaines s'écoulèrent sans amener aucun résultat. J'en étais désolé. "Pauvre enfant, me disais-je, elle n'a été que l'instrument passif employé par Dieu pour ma délivrance ; car enfin, sans elle, sans cette pièce d'or que j'eus l'idée de lui donner et de lui reprendre, j'étais ruiné, j'étais perdu. Je me tuais, misérable que je suis, je me tuais comme un égoïste et un lâche ; et ma mère, ma mère, privée à la fois de sa fortune et de son fils, que serait-elle devenue, grand Dieu !..... Elle aurait été réduite à demander une place, soit comme servante, soit à l'hôpital ! Ainsi, je dois à cette infortunée mon bien et ma vie ; je lui dois le salut de ma mère, plus précieux pour moi que tout le reste, et elle n'éprouverait pas les effets de ma reconnaissance, elle continuerait à languir dans l'indigence et le besoin ! Ah ! j'ai contracté envers elle une dette sacrée : tant que je ne l'aurai pas acquittée, il me sera impossible d'être heureux !" C'est ainsi que mes idées s'exaltaient au sujet de la mendicante, et peut-être le souvenir de sa beauté, de sa grâce enfantine et touchante n'était-il pas étranger au désir que j'avais de la retrouver.

Un jour, enfin, que je revenais à la maison découragé, abattu par l'inutilité de mes recherches, haletante et troublée, ma mère accourut au-devant de moi :

"Mon fils, me dit-elle, je crois avoir trouvé celle que nous cherchions." Sans prendre le temps de s'expliquer d'avantage, elle fit signe à une servante qui tenait à son bras un panier plein de provisions de toute espèce et elle nous emmena tous les deux. Chemin faisant, elle me raconta qu'elle me conduisait chez deux femmes qui étaient la fille et la veuve d'un

employé public mort il y avait peu de temps sans leur laisser aucune ressource. La misère, les privations, les chagrins, avaient donné à la mère une maladie dangereuse, et la fille, seule capable de travailler, se consumait jour et nuit sur des travaux d'aiguilles dont le produit était loin de suffire à leurs besoins. Ses voisins, presque aussi misérables qu'elle, ne tarissaient pas en éloges sur sa vertu et sur sa beauté.

Arrivés dans une petite rue, devant une maison de la plus misérable apparence, ma mère s'engagea dans un passage sombre et dans un escalier plus sombre encore. Nous montâmes au second étage qui était le dernier. Là, dans une chambre sans enduits, sans rideaux, sans meubles, sans feu, auprès d'un lit où grelottait une pauvre femme mourante, je vis et je reconnus du premier regard la jeune fille à la pièce d'or, la mendicante endormie de la maison de jeu. Agenouillée au chevet de sa mère, elle lui faisait boire un peu d'eau de cannelle ; c'était le seul remède qu'elle eût à lui donner.

— C'est elle, n'est-ce pas ? me dit ma mère en se penchant à mon oreille.

— Oui, oui, ma mère.

— Ah ! tant mieux !

Nous nous approchâmes du lit. Anéantie par l'excès du chagrin, la jeune fille retrouva quelque énergie pendant que j'examinais sa mère, et ses yeux cherchèrent son arrêt dans les miens. Au premier aspect il ne me parut pas que la malade fût en danger de mort, et je me hâtai de le déclarer ; mais elle, seconant la tête :

"Monsieur le médecin, dit-elle, j'aurais pu être sauvée il y a quinze jours, mais il aurait fallu avoir un peu d'argent pour acheter des remèdes, et nous avions à peine de quoi acheter du pain. J'ai envoyé ma fille mendier trois nuits de suite ; voyez si le monde est dur, elle ne m'a jamais rien rapporté. La bonté de Dieu nous amène enfin des âmes compatissantes ; c'est tant mieux pour ma fille qui va peut-être trouver quelque appui sur la terre ; mais pour moi, c'est trop tard. Il n'est plus temps de me sauver."

Je fus atterré de ces paroles qui me rendaient si directement responsable de la mort de cette infortunée.

"Prenez courage, lui dis-je ; votre état n'est pas aussi grave que vous le croyez." Un sourire ironique fut sa réponse ; puis, après un silence :

"Ce n'est pas un médecin qu'il me faut, me dit-elle : c'est un prêtre. Faites-en venir un sur-le-champ."

Souvenir affreux ! expiation plus grande que la faute ! La pauvre femme avait dit vrai, sa maladie avait fait de tels ravages, qu'il n'était plus possible de la guérir. Elle mourut en me remerciant et en me bénissant ; elle aurait mieux fait de me maudire, et peut-être elle en avait le droit.

Ma mère recueillit sa fille, la consola, l'encouragea ; et quelques jours après, nous fîmes nos préparatifs pour retourner dans notre ville natale. Gertrude (tel était le nom de la mendicante) consentit à nous y accompagner. Son premier désespoir était adouci ; mais, en dépit de nos soins, de nos efforts pour la rendre heureuse, elle conservait une tristesse invincible et qui semblait inexplicable dans sa nouvelle situation. Les bontés de ma mère n'étaient pourtant point semées sur une terre ingrate : chaque jour, Gertrude lui donnait quelque marque de respect, de tendresse, de reconnaissance, et chaque jour nous nous sentions attachés davantage à cette douce et aimable enfant.

Cependant elle dépérissait. Je voyais peu à peu ses joues reprendre leur pâleur souffrante, et ses yeux leur expression de découragement.